



Demain, le Vercors...

ux fortes personnalités ont marqué et marqueront encore la grande et la petite histoire du Vercors. Le premier est maire d'Autrans et vice-président du Sénat. Le second, maire de Pont-en-Royans et président du Parc naturel régional du Vercors. Tous deux s'apprécient mutuellement en dépit des divergences de leurs engagements politiques. Entretien conjoint, (im)pertinent et prospectif avec Jean Faure et Yves Pillet.

Bilan positif pour les cinq débats de l'automne dernier ?

Yves Pillet. Oui. On n'a pas dit de choses révolutionnaires, mais il y a eu une prise de conscience. Et des idées sont passées. Reste maintenant à les décanter... Prenez l'avenir du tourisme d'hiver. Tout le monde s'interroge. Pas seulement sur le climat et l'enneigement, mais aussi sur le fait qu'aujourd'hui les stations d'altitude ont capté la clientèle. Les stations de moyenne montagne comme celles du Vercors vont donc avoir du mal. Je ne dis pas qu'on va les fermer demain matin. Mais une reconversion, ça se prépare. La grande question est là : une politique touristique tournée davantage vers l'environnement ou l'approche de l'histoire peut-elle faire venir suffisamment de monde pour équilibrer la perte d'emplois consécutive à un manque d'enneigement ou aux difficultés du ski alpin ?

Jean Faure. Il ne faudrait tout de même pas oublier que sur un canton comme Villard-de-Lans, le tourisme représente aujourd'hui 80 % des emplois. Près de sept cents familles ! On ne peut donc pas traiter cette affaire à la légère. Or les aléas climatiques sont assez imprévisibles dans leurs conséquences. À Autrans, par exemple, nous n'avons jamais fait une aussi bonne saison que cette année : le plus gros chiffre d'affaires, le maximum d'emplois et tout ceci avec le minimum de frais puis-

qu'on n'a pratiquement pas eu à déneiger... Et puis, vous savez, les cycles de dix ans dans l'histoire de la terre... Tout le monde se rappelle d'époques avec des mètres de neige, etc. Mais ça, c'est dans l'imaginaire. J'ai aussi connu, tout gamin, des années où je ramassais des pissenlits au mois de janvier et des hivers sans un seul centimètre de neige. Rien. Même pas à Noël. Rien.

Y. P. N'oublions pas non plus que le tourisme de nature représente tout de même aujourd'hui quatre cents équivalents-emplois sur le Vercors.

J. F. Il faut nuancer. Car s'il n'y a pas de neige, le moniteur de ski est compté dans ces quatre cents emplois puisqu'il devient moniteur de spéléo ou accompagnateur de moyenne montagne. La monoculture des sports d'hiver n'a jamais existé dans le Vercors, y compris sur le plateau de Villard-de-Lans. On a toujours eu une clientèle de contemplatifs, estimée entre 40 % à 60 % suivant les périodes.

Y. P. Ce qui, d'ailleurs, impose une plus grande exigence dans les aménagements. Car ces contemplatifs supportent de plus en plus mal le fait que nous n'ayions pas davantage de rigueur en termes d'urbanisme, de patrimoine, de paysage, etc.

J. F. Oui, mais tout de même... Regardez les résultats relativement satisfaisants de Villard-de-Lans cet hiver après une saison épouvantable. La société privée qui gère la station s'est globalement plutôt bien débrouillée après le développement qu'elle a connu en trente ans d'existence et les quelques massacres écologiques qui étaient peut-être nécessaires pour le ski. La neige est quand même un des éléments-moteurs de la motivation des gens pour venir chez nous. Pas forcément pour faire du ski d'ailleurs. Mais passer un Noël les pieds dans la « bouillasse », ce n'est pas du tout motivant. Si la neige n'est pas là, nous perdons d'office la moitié de la clientèle. Minimum. Et je ne pense pas que nos propositions de substitution soient bien mobilisatrices. Sauf si nous étions capables de trouver un produit très très fort qui remplace la neige.

Y. P. ... Mon rêve, c'est que les gens puissent venir une



semaine dans le Vercors pour faire du ski de fond, un peu de ski alpin et surtout beaucoup d'autres choses. S'il y a moins de neige, on va voir les grottes de Choranche, la faune sauvage, le musée, etc.

J. F. Mais ça, pour le moment, ce n'est absolument pas exploité. À part les accompagnateurs de montagne qui sont un tout petit peu sensibilisés (et encore pas tous...), il n'y a pas aujourd'hui un produit « découverte de la faune locale ».

Le Parc aide-t-il à mener cette réflexion sur l'avenir, davantage que dans une région sans Parc qui serait confrontée aux mêmes problèmes ?

Y. P. L'avantage du Parc, c'est qu'il peut réunir le territoire. Par exemple, on a un chargé de mission qui, chaque trimestre, rencontre tous les professionnels du tourisme. J'ai assisté à une réunion à Pont-en-Royans ; ils étaient cinquante. Ce n'est pas un groupuscule.

J. F. Tous, sauf ceux de la neige qui considèrent un peu tous ces gars comme des saltimbanques... La spéléo, le canyoning, c'est bien gentil, mais enfin, pour eux, les types sérieux, ils sont moniteurs de ski...

Y. P. Les scientifiques ne se sont pas encore prononcés, mais j'ai peur qu'ils soient un peu plus pessimistes que Jean Faure. Ils peuvent se tromper et j'espère qu'ils se trompent. Mais s'ils ne se trompent pas, ça veut dire que demain, ce sont peut-être les moniteurs de ski et les *perchmen* qui vont être des saltimbanques. Ma belle-fille est monitrice de ski. Eh bien, cet hiver, elle est allée bosser à Val-d'Isère. Pas à Villard-de-Lans.

J. F. Je suis complètement d'accord avec toi. Le Vercors est une terre d'exception et de diversité. Il ne peut pas se cantonner à un seul produit. Et d'ailleurs, le chiffre d'affaires généré par la neige ne représente bientôt plus qu'un quart du total. Beaucoup plus, bien sûr, si on considère que la neige fait aussi venir des contemplatifs. Mais aujourd'hui, la saison d'été fait pratiquement jeu égal avec l'hiver. Seulement, cette saison d'été, elle doit

être extrêmement travaillée et promue. Car la montagne, qui était autrefois la deuxième destination d'été des vacanciers après la mer, est devenue l'été dernier la quatrième. La quatrième ! Derrière la campagne. Et derrière la ville.

Y. P. Là, le Parc a une vocation. Parce qu'il est le seul à pouvoir faire de la promotion sur un territoire. Non pour dicter sa loi, mais pour rassembler les gens, pour réfléchir, fabriquer des produits en concertation, etc. Il va falloir aussi faire très attention à ce qu'on fait en matière d'aménagement, de villages, de réseaux, etc. Le paysage doit être préservé. Il ne faut pas continuer à le saccager et il faut même essayer de réparer quelques erreurs.

Dans ces domaines de l'architecture et des paysages, le constat est terrible. Si on compare les territoires dans et hors les limites du Parc, où sont les différences ?

J. F. C'est une question de culture. Surtout l'architecture. Nous n'avons pas de culture architecturale sur ce plateau au moment du développement. Pourquoi ? Parce que ce qui faisait la spécificité du Vercors était son économie traditionnelle. À partir des années soixante, des jeux olympiques notamment, il y a eu une telle pression immobilière qu'il n'y a plus eu de contrôle. On a délivré des permis de construire un peu n'importe comment. Or, la plupart des constructions se sont réalisées à cette époque. Aujourd'hui, on délivre pratiquement dix fois moins de permis que dans les années soixante-dix.

Le Parc a pourtant été créé en 1970. Il n'a pas réagi...

J. F. Il a essayé. En 1974, une commission de l'urbanisme a instruit tous les permis de construire du Parc. Et le Parc s'est discrédité auprès de la population à partir de ce jour parce qu'il s'était entouré de techniciens sûrement très respectables, qui pinaillaient sur les jacobines qui devaient être comme ci plutôt que comme ça...



Y. P. Je suis assez d'accord avec l'analyse de Jean Faure, sauf qu'il oublie d'évoquer la nouvelle agriculture. Longtemps, les agriculteurs ont vécu avec quelques vaches. Ensuite, un modèle de développement industriel a été plaqué sur le Vercors. La réflexion est catapultée par les événements récents puisque nous sommes dans une période qui donne raison à ceux qui ont évité ce modèle : faire du lait... faire du lait... faire du lait... emprunter comme des forcenés pour faire des grands bâtiments, acheter de grands troupeaux, des gros tracteurs, etc. Récemment encore, j'étais en face d'un agriculteur, dans son étable, avec cent cinquante vaches pour la viande. Et il me disait : « *Je gagne à peine le SMIC* ». Ce à quoi je réponds : « *Mais alors, pourquoi tu fais ça ?* »

J. F. Il n'a pas le choix.

Y. P. Mais si, il a le choix ! Parce qu'en même temps, par exemple à Saint-Martin-en-Vercors, un gars qui n'a que vingt-cinq vaches fait du fromage Bleu du Vercors et vit mieux que lui.

Cette prise de conscience est récente chez les agriculteurs...

Y. P. Bien sûr. Mais le premier est pris dans un engrenage. Ça, c'est le modèle de la FDSEA que soutient Jean Faure. Au contraire du modèle de la Confédération paysanne que je soutiens...

J. F. Sur ce point précis et en tant qu'ancien agriculteur moi-même, je veux simplement faire observer que dans le sud du Vercors, à Saint-Martin, ils n'avaient pas de système coopératif évolué. Sur le plateau, il y avait quatre coopératives très importantes. Ce système tenait les agriculteurs qui devaient livrer la totalité de leur lait à ces coopératives sous peine d'être exclus. Des types qui ont eu le courage de se

mettre à leur compte en abandonnant le confort d'être payés par la coopérative, je n'en ai vu aucun. Alors toi, Yves, tu es profondément sincère, mais tu te trompes sur l'analyse parce que tu fais un raccourci dans l'histoire.

Quels sont vos moyens pour avancer ?

Y. P. La persuasion, l'animation, notre capacité à débloquer des crédits et la « marque Parc ». On vient de délivrer ce label aux pisciculteurs qui se sont engagés, pour faire des truites de qualité, à ne pas donner de farines carnées ou de produits avec OGM. On va maintenant accentuer cette politique et donner cette marque aux hôtels qui privilégient la qualité de l'accueil, aux gîtes Panda, aux « hôtels au naturel » et même aux services et aux entreprises... Et là, on est aidés par la fédération des Parcs.

Votre communication sur ce thème n'est-elle pas diluée ? Pour le visiteur lorrain, quelle est la relation entre le gîte Panda et le Parc naturel régional du Vercors ?

Y. P. C'est quand même le Parc qui a aidé les gîtes Panda à s'installer.

Et quelles sont les pesanteurs qui vous freinent ?

J. F. Il y a une méfiance de la part des hommes politiques de zones un peu abandonnées, comme dans le sud, qui ont peur de se faire bouffer. Moi, j'ai le réflexe inverse. Pourquoi ? Parce que si je ne suis pas bouffé par le Vercors, je vais être bouffé par l'agglomération de Grenoble.



« Qui va se faire bouffer par qui » ? La réflexion doit-elle être toujours menée en ces termes ?

J. F. Mais ce n'est pas possible autrement. Ce sont des rapports de force énormes. Les craintes que l'on a avec l'agglomération, c'est qu'on nous dise : « *Vous êtes le poumon vert de l'agglomération, donc interdiction de ci et interdiction de ça* ». Alors que nous avons notre propre identité, nos espérances de développement, notre conception de la mise en valeur du patrimoine... Nous ne sommes pas plus sous-développés que les types qui ont un bureau en ville...

Y. P. On a la chance de se trouver dans une période de retour forcené vers la nature et les produits de qualité. On a déjà travaillé dans ce domaine avec l'Association pour la promotion des agriculteurs du Parc. Mais c'est encore très embryonnaire. Même les gens qui font du bleu de Vercors avec l'appellation contrôlée nous disent qu'ils pourraient faire un tonnage beaucoup plus important.

J. F. Pendant des générations, la valorisation du lait a été faite à partir d'une production d'emmental, alors que nous n'avons aucune compétence à faire de l'emmental [NDLR : voir L'Alpe n°11]. Les circuits de distribution qui se sont mis en place depuis ont donc absorbé la demande. Mais créer un nouveau produit bleu de Vercors-Sassenage et trouver les mêmes filières de distribution et l'assurance de commercialisation, ça c'est plus compliqué.

Je ne vous entends parler que tourisme et agriculture. Hors ces secteurs, point de salut dans le Vercors ?

Y. P. Dieu sait si j'aime le Vercors, mais les gens qui font

des choses innovantes, de qualité, etc. ce ne sont souvent pas, malheureusement, et je suis le premier à en être triste, des gens du terroir. Pourquoi ? Parce qu'ils ont la tête dans le guidon, ils sont pris dans leurs contradictions, dans les difficultés qu'évoquait Jean Faure... Et puis tout à coup, un type débarque... Tenez, cette affaire, ici, elle était en vente. N'importe qui aurait pu l'acheter [cet entretien se déroule à l'hôtel-restaurant Perazzi à Rencurel, récemment repris par un couple hollandais]... Chez moi, à Pont-en-Royans, c'est des gens de l'extérieur qui reprennent les tourneries et qui viennent planter des choses. Parce qu'ils ont des idées neuves. Parce qu'ils ont la foi. Parce qu'ils y croient...

Et parce qu'ils viennent plus facilement dans le Vercors en raison de la présence d'un Parc ?

Y. P. Bien sûr ! Le Parc est attractif. La preuve, c'est que les maires, eux, y croient. À mon arrivée à la présidence du Parc, on a discuté de mon premier budget. Un budget de sauvetage, un budget de difficultés, où il a fallu que les gens mettent la main à la poche. Eh bien, les maires du Vercors ont dit « *On veut que le Parc s'en sorte et on est prêts à faire l'effort* ». C'est bien la preuve que le Parc a été adopté. Chez les élus mais aussi dans la population, le Parc est une idée qui fait son chemin. On y croit et on attend de lui davantage de résultats. Alors, pourquoi le Parc avance-t-il moins vite qu'on le souhaiterait ? Parce que le Parc ne lève pas l'impôt. Parce qu'il ne fait pas la loi... Donc, il est obligé de convaincre. De convaincre, de convaincre... Tout le temps. Le Parc a d'abord une mission de conviction.

PROPOS ET IMAGES RECUEILLIS PAR PASCAL KOBER
LE JEUDI 22 MARS 2001 À RENCUREL